

EMMA BLUE



Viens, on s'envole !

NOUVELLES

Emma Blue

Viens, on s'envole !

© Emma Blue, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9499-3

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Clorinde Durand

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il ne sait rien des frontières, il marche avec la lumière
Nomade

Il a pour toute prison, la ligne de l'horizon
Nomade

Michèle Bernard

Les gants blancs

[lauréate au concours de nouvelles organisé par EPACASUD en juin 2020]

« Nous sommes au complet, nous pouvons commencer. » Cette phrase a sonné le glas. Il n'y a qu'à observer ces visages aux traits tirés. À qui obéissent-ils pour se réunir sagement autour d'une boîte en bois ? La question que personne n'ose poser n'est-elle pas : sommes-nous prêts pour cela ? Moi en tout cas, je ne l'étais pas. J'ai toujours trouvé cette solennité à la limite du ridicule. Pour qui se prenait-on ? Alors j'ai cherché dans l'assistance un détail qui pouvait accrocher mon regard et m'extraire discrètement de cette assemblée. Si physiquement c'était impossible, au risque de briser l'harmonie du sombre tableau dont je faisais partie, mentalement il n'y avait rien de plus facile.

Étonnant comme les gens, à mon contact, se laissent berner par ma présence physique. Je remercie ce corps que j'habite. Il masque si bien mon absence. Au bout de quelques minutes, mon regard a trouvé ce qu'il cherchait pour satisfaire son besoin d'évasion : une paire de gants blancs qui dépassaient des manches d'un costume sombre. Je me suis mise à imaginer les mains qui s'y cachaient. Leur contact. Elles devaient être douces et chaudes. Je déteste les mains rêches. Elles étaient à l'abri des regards et ça suffisait à susciter ma curiosité. J'avais envie de sentir leur chaleur à même ma peau, là, maintenant. Rien que cette idée réchauffait mon cœur et me faisait oublier, un peu, l'atmosphère lugubre du lieu. Je devinais une esquisse de sourire sur les lèvres de l'homme aux gants blancs. M'était-il adressé ou était-ce seulement une mine de circonstance ? Difficile à dire. Les lunettes noires cachaient ses yeux. Je pouvais tout imaginer.

Il se tenait à distance et ses mains gantées avaient disparu derrière son dos. J'ai eu peur qu'il s'échappe, j'ai eu peur qu'il m'échappe avant d'avoir pu l'approcher. C'est étrange comme le respect des codes vous englué dans

l'immobilité. Allais-je laisser la vie se défilier ? Je devais trouver le courage d'aller vers lui avant qu'il ne soit trop tard. Je m'étonnais d'ailleurs qu'il soit encore là. Il espérait peut-être me rencontrer aussi. Il m'attendait. Cette idée accélérât les pulsations de mon cœur et faisait trembler mes mains. Mon émoi devait se sentir car mon mari a pris ma main dans la sienne pour m'apporter le réconfort dont j'avais, croyait-il, besoin. Comme il est facile de se méprendre sur la personne qui partage votre vie. Sa main me retenait prisonnière et cette sensation la rendait moite.

J'étouffais dans ce tailleur trop cintré. Je n'avais qu'une idée en tête : m'en débarrasser le plus vite possible. Le discours me semblait interminable et monotone. Je guettais l'homme aux gants blancs, j'espérais que ses mains réapparaissent pour imaginer encore le contact de sa peau. Je me tenais droite et digne, ventre rentré, dos cambré avec la folle idée que son regard tentait de deviner ma peau sous l'étoffe sombre.

Sur le parvis de l'église, le soleil s'est chargé de me déshabiller et de dévoiler les fines bretelles d'un caraco en dentelle. C'est à ce moment qu'il a choisi de s'approcher de moi pendant que d'autres mains venaient serrer celle de mon mari.

— Je viens m'assurer que tout se passe comme vous le souhaitez et que vous êtes satisfaite du déroulement de la cérémonie.

— Tout est parfait, excepté la chaleur. Je ne sais pas comment vous arrivez à supporter ces gants.

J'ai serré sa main en exerçant une pression qui en disait long. Il a souri. On s'est compris. Alors j'ai osé :

— Peut-être trouverons-nous, un jour ou l'autre, l'occasion de nous revoir ?

— J'accompagne les gens dans leur dernier voyage. Pour rien au monde je ne manquerai le vôtre, madame.

Je sens encore la sueur se glacer dans mon dos.

L'échappée belle

Cette fille avait dû s'échapper d'un zoo... ou d'un mariage foireux, vu la coiffure sophistiquée qui s'accrochait encore sur le sommet de son crâne. Elle ne portait qu'un soutien-gorge et un shorty. Ça pouvait passer pour un maillot de bain, mais c'était limite quand même. Je ne savais pas si elle riait ou si elle pleurait, peut-être les deux, en tout cas elle avait l'air bien torchée. Je rebroussai chemin et me mis à la pister. Mon côté Saint Bernard sans doute. Deux kilomètres plus loin, le sentier s'ouvrait sur une plage sauvage et dans son état, les vagues n'en feraient qu'une bouchée, c'était la noyade assurée.

Les vagues, je les connaissais bien, je venais de passer deux heures à essayer de les dompter. Le plus souvent, il ne faut pas se leurrer, je ne suis que leur jouet, un pantin sur sa planche qu'elles s'amusent à renverser et à rejeter sur la plage en riant. J'avais baissé ma combi au niveau des hanches et la brise se chargeait de sécher mon torse. J'avais besoin d'être seul pour réfléchir et être sûr de ne croiser personne de ma connaissance, j'avais décidé de passer, ma planche sous le bras, par un de ces petits sentiers sablonneux qui sillonnent la forêt des Landes.

Est-ce qu'elle me vit quand on se croisa ? Pas sûr. Elle ressemblait à un animal en fuite. Je comprenais trop bien ce besoin de voir l'océan, cet espace de liberté où le ciel est plus grand qu'ailleurs. Tous les surfers savent ça. C'est ce qui me poussait à la suivre. Ce n'était pas difficile. Courir sur le sable demande un certain entraînement. Elle peinait à avancer. Je l'entendais crier « putain, mais putain, comment j'ai pu faire ça ! » Elle gueulait toute seule. Les pins eux restaient stoïques. On aurait dit une folle, échappée de l'asile ou d'un bal costumé. Si j'avais eu mon portable, j'aurais filmé la scène. Elle me faisait penser à ces filles qui se déguisent pour courir le marathon. Il lui restait une voilette dans les cheveux.

— Mademoiselle, vous avez fait tomber quelque chose !

— Fou... tez-moi... la... paix !

C'est la seule chose qu'elle réussit à articuler. Elle n'avait plus de souffle, plus de voix. J'avais dans ma main un anneau dont je ne comprenais que trop bien la signification.

De temps en temps, une aiguille lui rentrait dans la plante du pied, je l'entendais insulter l'univers, mais je voyais bien qu'elle n'avait pas l'intention de s'arrêter. Une détermination que je ne pouvais qu'admirer. On entendait déjà le grondement de l'océan. Bientôt on atteindra la dune. Là, elle sera forcément obligée de ralentir. En cette fin d'après-midi, le soleil était bas et donnait au sable sa couleur dorée. Pour l'instant, il n'y avait que le ciel et le sable. L'océan aimait se faire désirer. Enfin, elle atteignit le sommet de la dune. Elle s'arrêta net, comme happée par le spectacle de quelque chose de bien plus grand que nous. Elle ne m'entendit pas arriver derrière son dos.

— C'est à vous ça ?

J'étais obligé de crier pour me faire entendre.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle se tourne vers moi. Elle regardait l'anneau briller entre mes doigts. Ses yeux étaient secs maintenant, mais de vilaines traces de maquillage striaient son visage de traînées noires. Le vent avait fini par rendre à ses cheveux leur liberté. Elle avait l'air d'une guerrière. Une guerrière qui déposait les armes. Je fus surpris par sa voix rauque quand elle attrapa la bague.

— Personne n'a besoin de ça pour être heureux, vous ne croyez pas ? Elle se tourna vers l'océan et le regarda droit dans les vagues. Le bonheur, il doit être là devant moi et je ne l'ai pas vu. Vous l'avez trouvé vous ?

— Vous voulez que je vous montre ?

Elle me sourit.

— Aujourd'hui était censé être le plus beau jour de ma vie. Mais je n'ai pas eu le courage. J'ai été lâche. Je me suis barrée.

— Je trouve que c'est courageux au contraire de tout annuler au dernier moment.

Des larmes remontèrent à la surface et firent briller les yeux de la guerrière.

— Vous ne comprenez pas, je me suis cassée... après la cérémonie. Elle marqua un temps d'arrêt. Je suis ridicule, non ? C'est trop tard maintenant. Je suis mariée. Vous imaginez, mariée !

Non, effectivement je n'imaginai pas. Je ne lui dis pas que je sortais tout juste d'une rupture parce que justement je refusais de m'engager. Qui pourra un jour me faire renoncer à la liberté absolue ? Réunis par ce même effroi, je décidai de la tutoyer. D'un geste du menton, je désignai les vagues :

— Tu veux que je te montre ?

À son regard, je compris qu'elle en mourrait d'envie. Il fallait qu'elle comprenne que les instants de bonheur, c'était comme les vagues, il fallait savoir les prendre au bon moment.

— Tu vois, le surf c'est pas compliqué. Tu te couches sur la planche et tu rames avec tes bras. Tu dépasses les mousses pour aller au large. Et puis tu attends la vague parfaite. Parfois le bonheur est trop grand, il te tombe dessus et t'étouffe. Alors, il faut plonger et laisser la vague déferler. Tu en ressortiras chamboulée, avec la tête qui tourne et le cœur qui bat trop fort, mais déjà une autre vague se prépare et celle-là, oui celle-là, tu la prendras, et tu laisseras son énergie t'emporter. Peut-être que tu l'as déjà trouvée, toi, la vague parfaite, ce serait dommage de passer à côté. Parce que moi, tu sais quoi, je l'attends toujours. Ce que je sais, c'est que la vie ne devrait pas être un combat. La vie c'est ça, la joie d'être libre tu vois, il ne faut pas avoir peur de se laisser porter par les courants.

Je compris qu'elle regrettait, qu'elle avait juste besoin de se rassurer, qu'elle était comme moi, la liberté, elle ne pourrait jamais y renoncer totalement.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... une crise de panique. Il ne pourra jamais me pardonner.

La honte et l'envie de disparaître dans les flots lui coupaient le souffle.

— Tu sais quoi, tu lui diras que les conditions étaient idéales, la marée, les vagues, la force du vent. Vraiment, tu ne pouvais pas rater ça.

Alors, devant cet autel immense et tourmenté, je l’entendis prononcer ce vœu :

— Liberté, à toi désormais, je suis liée.